

Walter Benjamin

3962, AVENUE HENRI-JULIEN
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2K2
Canada

Téléphone 514 281-1594
info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin

Mise en pages : Lise Demers

Révision : Annie Hudon

Illustration de la couverture : *Passages, hommage à Walter Benjamin*, Dani Karavan, 1990-1994. Gracieuseté de l'artiste. © studio Karavan.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Hauck, Nicholas, 1981-
Walter Benjamin : essai (Libre à vous)
Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-924461-05-1

1. Benjamin, Walter, 1892-1940 - Critique et interprétation. 2. Benjamin, Walter, 1892-1940 - Pensée politique et sociale. I. Titre. II. Collection : Collection Libre à vous.

PT2603.E55Z7 2015 838'.91209 C2014-942616-X

ISBN Papier: 978-2-9244 61-05-1

ISBN PDF: 978-2-924461-06-8

ISBN ePUB: 978-2-924461-07-5

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015
© Les Éditions Sémaphore et Nicholas Hauck

Diffusion Dimedia
539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

NICHOLAS HAUCK

Walter Benjamin

LIBRE À VOUS

ESSAI

Une introduction indéconse

Le chemin vers Portbou en Espagne semble errer sans but précis sauf, peut-être, celui de l'errance en soi qu'offrent les courbes de la route qui tracent et qui se tracent, qui s'inscrivent, labyrinthiques dans les rochers où le massif des Albères rencontre la Méditerranée qu'ont traversé, d'abord pendant la Guerre Civile espagnole, et ensuite lors de la Deuxième Guerre mondiale, des centaines de milliers d'exilés. Ce petit village, victime de bombardements, lieu clandestin d'échanges, de transports de provisions et de personnes, est d'emblée remarquable par sa gare frontalière; sa grandeur s'impose sur le village qu'elle chapeaute comme une tenue hypertrophiée. Après le dernier tourbillon sur le chemin itinérant, après le choc de la grandeur démesurée de la gare, on descend vers la tranquillité du port où le kitsch du panorama pittoresque est tranché par un tunnel en acier qui perce la falaise à droite du port. C'est le monument érigé par le sculpteur israélien Dani Karavan en hommage au philosophe allemand Walter Benjamin. Pour mieux apprécier l'ampleur de ce monument, il faut gravir de vieux escaliers le long de la falaise dont la dégradation est veillée par la permanence froide de l'acier. D'en haut, la vue claire et dégagée sur la mer est hantée par la noirceur du tunnel, une noirceur vertigineuse pour celui qui ose y entrer. Au bout du tunnel, une ouverture laisse réapparaître la lumière du jour toutefois menacée par les remous de la mer.

C'est un hommage qui épouse la pensée de Walter Benjamin qui « n'avait appris à nager ni avec le courant ni contre le courant¹ ».

1. Hannah ARENDT, *Walter Benjamin 1892-1940*, Paris, Allia, 2010, p. 52.

Né à Berlin en 1892, Benjamin fut traducteur, philosophe, historien, critique littéraire, critique d'art, collectionneur ; il ne cessa ni de lire ni d'écrire jusqu'à ce qu'il se suicide en 1940, croyant que sa fuite des nazis fut un échec. Si sa fin tragique peut être vue comme le point terminus de la vie créative d'une figure à la fois incontournable et indispensable, l'influence posthume de Benjamin récompense cette tragédie et amplifie l'importance de son œuvre. De son vivant, il comptait de nombreux amis et collègues à travers l'Europe, à Moscou, et à Beyrouth : peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, journalistes, romanciers, poètes, linguistes, traducteurs, metteurs en scène, danseurs, chorégraphes, cinéastes, philologues, philosophes, naturalistes, bibliothécaires, conservateurs, éditeurs, soit tout un univers de personnalités, d'amitiés, et de relations qui miroitent la multitude des sujets traités dans son œuvre, et ce avec une générosité et une prévenance unique à l'astucieuse plume benjaminienne.

Sa mort en 1940 dans ce village frontalier se présente comme la fin tragique d'une vie précaire vécue en marge. Une tragédie comme la seule issue de l'enfer kafkaesque que Benjamin connaissait grâce à ses propres expériences en tant que juif allemand de l'Europe des nazis. La correspondance Benjamin-Adorno témoigne de cet enfer lors de son séjour à Paris. Même si Benjamin se sentait coincé entre, d'un côté, l'aurore du fascisme qui risquait d'anéantir tout ce que son projet envisageait pour la culture et, de l'autre côté, l'ombre du capitalisme qui à son tour risquait de tout dévorer de son appétit inlassable, il ne cessa de traduire et de travailler ses projets, notamment l'inachevé *Le livre des passages* qui le préoccupa dès 1927, durant sa fuite et jusqu'à sa mort.

La vie de Benjamin fut une vie d'errance et d'itinérance. Dans son curriculum vitae daté de 1938, il ne liste pas moins de douze adresses fréquentées à quinze occasions entre mars 1933 et janvier 1938, dont sept à Paris. Certes, ce vagabondage s'explique en partie par un contexte social, politique et économique. Néanmoins, un *esprit* fondamentalement errant traverse l'œuvre de Benjamin, une errance de la pensée qui ne peut être ignorée. Dire que cette pensée errante est le produit de son environnement serait une réduction et une simplification de la question, une grande injustice qui ignore la méthode benjaminienne de penser et d'écrire, une méthode qui privilégie les détournements et l'aberration des idées plutôt que l'argumentation philosophique : « Les phénomènes qui sont pour les autres des déviations, écrit-il, constituent pour moi des données qui déterminent ma route. »²

Sa vie fut largement déterminée par son œuvre : il commence ses études en philosophie en 1912 à Fribourg-en-Brisgau et ensuite à Berlin où il reçoit son baccalauréat. En 1916, il poursuit ses études à Munich et, à partir de l'automne 1917, à Berne où il achève ses études en 1919 avec un doctorat et la défense de sa thèse *Le concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*. 1920 voit son retour à Berlin où il commence à écrire et à travailler (vers 1921) sur le projet de la revue *Angelus Novus*, qui ne verra pas le jour. C'est aussi pendant cette période qu'il rédige deux textes importants : *Critique de la violence* (1921) et *Les Affinités électives de Goethe* (1922). Peu après, Benjamin se lance dans une traduction des *Tableaux Parisiens* de Baudelaire accompagné de l'essai *La tâche du traducteur*. Toujours à Berlin, il débute ses recherches pour sa thèse d'État, *Origine du drame baroque allemand*, et, en 1924, il en commence la rédaction à Capri, où il rencontre Asja

2. Walter BENJAMIN, *Le livre des passages*, Paris, CERF, 1993, § N 1, 2, p. 473.

Lacis qui l'initie au marxisme³. Une fois sa thèse complétée, il la soumet au comité de lecture de l'Université de Francfort qui trouve l'œuvre illisible et inintelligible; Benjamin retire alors sa candidature et il n'a jamais obtenu son agrégation. Avec Franz Hessel, Benjamin entame une traduction de Proust en 1925. Entre 1925 et 1926, il entreprend deux séjours : d'abord à Moscou, puis à Paris. Il commence à travailler sur *Passages parisiens*, une ébauche préliminaire à son œuvre *Le livre des passages*. Il trouve un éditeur qui accepte de publier, en 1928, sa thèse d'État jusqu'alors rejetée. De retour à Berlin en 1929, il travaille pour la radio, une période pendant laquelle il rencontre Bertolt Brecht et rédige *Cinq pièces radiophoniques*. En 1931, Benjamin rédige son essai sur Karl Krauss. Déjà, en 1932, il ressent la menace des nazis en Allemagne et prend séjour à Nice où il tente de se suicider. Il quitte l'Allemagne en mars 1933 pour Ibiza; il ne reverra jamais le sol allemand.

C'est à partir de 1933 que l'itinérance de Benjamin devient de plus en plus frénétique. Malgré cette frénésie – ou peut-être grâce à elle – (cette période comprend un séjour au Danemark chez Brecht et un autre à San Remo), il rédige son grand essai sur Kafka en 1934, sa première version de *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée* en 1935, et il commence son travail, à distance, pour l'Institut de recherches sociales dirigé par Max Horkheimer. Benjamin rédige son essai *Le conteur* en 1936; la

3. Cette rencontre a beaucoup influencé Benjamin et marque le début de son « tournant marxiste ». Bien que les divisions d'une œuvre en « périodes » risquent de trop schématiser les cheminements d'une pensée, les écrits de Benjamin suite à cette rencontre ont une tendance plus marxiste dans leurs approches, une tendance qui prend préséance sur le caractère jusqu'alors messianique de son œuvre. Certes, Benjamin n'abandonne pas son côté messianique qu'il développe à travers ses correspondances avec Gershom Scholem entre 1933 et 1940, il cherche plutôt à examiner l'héritage marxiste à travers une optique théologo-messianique. Adorno, entre autres, critique Benjamin pour ce côté « trop rêveur », à savoir sa pensée inspirée d'un mysticisme.

même année, il publie, sous le nom de Deltef Holtz, le recueil *Allemands*. En 1937, il rédige son essai sur Eduard Fuchs et, en 1938, *Paris du second Empire chez Baudelaire*. Ce dernier essai reçoit de nombreuses critiques, plutôt négatives, de la part de Theodor Adorno et Max Horkheimer de l'Institut. En 1939, même s'il fut interné à Nevers quelques mois, Benjamin rédige son essai *Sur quelques thèmes baudelairiens*. Il se retrouve à Paris en 1940 où il rédige son texte *Sur le concept d'histoire*, tout en travaillant, depuis des années déjà, sur *Le livre des passages* à la BnF⁴.

Nous retrouvons souvent chez Benjamin des contre-pieds et même des pièges qu'il semble se tendre à lui-même. Sa pensée est souvent caractérisée par des paradoxes qu'il laisse ouverts et irrésolus et sa façon de penser et d'écrire mène alors à des propositions qui semblent contradictoires ou incompatibles les unes avec les autres. Cependant, il faut voir dans son parcours intellectuel une honnêteté d'approche devant ses sujets : il s'agit d'une démarche dont les cheminements aboutissent parfois en cul-de-sac, où l'on ne peut que revenir sur soi-même. Cette forme, caractérisée par une expérimentation et un dialogue curieux, est une qualité de pensée chère à Benjamin car, dit-il, « plus un homme sait réellement parler, plus il prête à d'heureux malentendus⁵ ». Le qualificatif « heureux » dans cette citation témoigne de la fécondité – voire la jouissance – que Benjamin trouve chez les impasses dites profanes de la pensée. Il ne se concentre pas sur la solution d'une problématique donnée, et ne souhaite pas se mêler à la polémique. Il estime important de

4. Ces informations auto et bibliographiques proviennent de la *Chronologie de Walter Benjamin* présentée par R. Rochlitz dans Walter BENJAMIN, *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 2000, et de l'exposition « Walter Benjamin et ses archives » qui a eu lieu au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, Paris, du 12 octobre 2011 au 5 février 2012.

5. Walter BENJAMIN, « Kitsch onirique » dans *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000, p. 7.

considérer l'objet d'étude selon plusieurs angles, et ainsi selon une approche méticuleuse attentive aux petites coquilles de la vie et de la culture. C'est une démarche qui mène, bon gré mal gré, trop souvent à des paradoxes.

Ces paradoxes ne témoignent pas d'une inconsistance de la « philosophie » de Benjamin, mais témoignent plutôt de la façon dont il assume la responsabilité de sa propre vision du critique ; une responsabilité qui répond à ses propres découvertes ainsi qu'aux vents changeants du *zeitgeist* culturel. « Le critique, dit-il, doit savoir faire sentir au public où celui-ci doit l'attendre. Quand il prendra parole et en quel sens⁶ ». En se donnant une telle responsabilité, Benjamin met en valeur – et se met en valeur – une notion de la culture toujours en flux, voire toujours en train de *se faire* disparaître. Un des motifs explorés dans cet essai est le phénomène où, selon Benjamin, la culture est toujours-déjà disparue, voire toujours *marquée d'un manque* ; elle n'existe qu'après sa propre disparition, et le rôle du critique, entre autres, est essentiel à cette existence après-coup.

Cette interprétation qui qualifie la culture comme fantôme a souvent conduit à caractériser Benjamin de mélancolique incorrigible. Sans doute, une certaine mélancolie traverse son œuvre et les témoignages de ses proches l'attestent. Cependant nous ressentons dessous, au-delà de, et à travers cette mélancolie un esprit fort et vif qui vise un projet qui veut s'ouvrir sur la possibilité de la rédemption, à savoir un projet qui *se prépare sans jamais se compléter*. C'est un projet de *préparation* pour la disparition qui a déjà eu lieu au sein de la culture, une préparation à la fois avant la lettre et à rebours.

6. Walter BENJAMIN, « Études sur la critique » dans *Fragments*, Paris, PUF, 2001, p. 204.

Ce brouillage paradoxal du plan temporel est une des raisons pour lesquelles on ressent une absence de discours polémique chez Benjamin ; chose d'autant plus remarquable pour nous, citoyens du XXI^e siècle, qui sommes de plus en plus orientés vers le discours et la pensée argumentative, c'est-à-dire vers une rhétorique d'abord et avant tout agressive qui prend le dessus sur le dialogue authentique. C'est justement ce type de discours agressif que Benjamin trouve déconcertant et irresponsable ; un discours marqué par un « caractère destructeur [... qui] fait son travail et n'évite que la création⁷ ». Benjamin refuse de participer à cette forme de critique car son œuvre, sa pensée, son écriture-en-images sont, à la base, créatives. Si Benjamin écrit « contre » une idée ou « contre » une autre personne, c'est au sein de lui-même et au sein de ses propres écrits qu'il rencontre cet autre : il est quelqu'un qui « préférera adopter le point de vue de l'homme qui, le soir, son travail étant accompli et avant de reprendre son ouvrage le matin suivant, franchît le seuil de sa maison et, plutôt que de l'examiner, embrasse son horizon familial afin de saisir le nouveau qui lui fait signe dans ce paysage⁸. »

Cette façon de vivre face à son propre horizon, un horizon à la fois familier et parsemé de nouveautés, ne limite pas la tâche de Benjamin à des sujets mondains, voire à des idées restreintes ou naïves. Au contraire, cela lui permet de mettre en jeu le proche et le lointain ; c'est une relation avec l'inconnu intime, avec ce

7. Walter BENJAMIN, « Le caractère destructeur » dans *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000, p. 331.

8. Walter BENJAMIN, « Annonce de la revue *Angelus Novus* » dans *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 2000, p. 272.

qu'il connaît le mieux – son propre paysage –, une relation qui lui permet de gloser, d'explorer et d'approfondir les questions les plus fondamentales et anhistoriques mais aussi les plus pressantes pour le sujet moderne.

Parmi l'ampleur des sujets traités par Benjamin, on entend souvent parler de l'aura, de l'Ange de l'Histoire, des liens étroits entre l'art et la technologie, de l'allégorie, de la question de l'archive, du rapport profond entre la violence, la loi et le langage. Cependant, une lecture fine de ses écrits révèle que ces grands thèmes sont interposés partout dans son œuvre et, par conséquent, on ne peut cibler une seule thèse distincte sur aucun des sujets traités. Cette indistinction est due en partie à la façon dont il présente ses idées : même quand Benjamin propose des « thèses », c'est sous forme de pensées-images qu'il écrit. Dans son essai *Le conteur*, par exemple, le concept de l'aura est présenté comme la perte de l'expérience de l'oral, mais dans le *Le livre des passages*, l'aura est particulière aux objets artisanaux fabriqués dans un monde précapitaliste et préindustriel ; son concept de l'histoire est présenté dans *Enfance berlinoise* et *Sens unique* comme irretrouvable : « Il y a une chose que peut l'adulte : marcher, mais une autre qu'il ne peut plus – apprendre à marcher.⁹ » Pourtant, dans *Sur le concept d'histoire*, Benjamin annonce que même les morts sont en danger, et il fait allusion à un « temps de rédemption » où l'histoire est aussi malléable et même plus ouverte aux changements que le temps à venir. Si nous nous donnons la tâche de penser-en-images avec lui, ces contradictions apparentes disparaissent et s'ouvrent vers des constellations de connaissances plutôt que se ferment en « vérités ».

Cet essai aborde cinq thèmes spécifiques chers à la pensée benjaminienne qui pourront aider à mieux apprécier les

9. Walter BENJAMIN, *Enfance : éloge de la poupée et autres essais*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 5.

archi-thèmes mentionnés ci-dessus : 1) *Le fragment(aire) de l'existence*, 2) *Le souvenir et la mémoire*, 3) *La rédemption du langage, la rédemption de l'écriture*, 4) *Les pertes et les possibilités de l'expérience*, et 5) *L'architecture du rêve collectif* ou *La psychanalyse de la ville*. En organisant ainsi cet essai nous espérons faire ressortir ces éléments qui nous semblent pertinents, sans oublier l'ampleur et l'étendue de la pensée de Benjamin. Nous reconnaissons tous les travaux enrichissants et inspirants déjà effectués et nous attendons ceux qui sont sans doute à venir. Il convient de remarquer que les divisions thématiques entre les sections sont fluides. Dans la section sur le souvenir, par exemple, il est impossible de ne pas parler de l'expérience; quand nous parlons du fragment, il faut aussi parler du langage; l'architecture, le rêve et la mémoire sont des thèmes liés et reliés dans la pensée de Benjamin, et ainsi de suite.

Ces images-pensées benjaminienne font partie de – ou du moins souhaitent s'inscrire dans – la constellation qui se forme autour de ses écrits et de sa figure, comme ce « kaléidoscope qui, dans la main de l'enfant, détruit, chaque fois qu'on le tourne, l'ordre ancien pour en composer un nouveau¹⁰ ». L'œuvre de Benjamin nous surprend par la façon dont elle revisite les idées, chaque fois avec une fraîcheur étonnante. C'est un choc qui (re)découvre – au sens figuré et au sens propre, c'est-à-dire dé-couvrir et met à nu pour ainsi dire, et ceci pour *la énième fois* – et éclaire, comme si c'était *la première fois*. Comme ce bandit armé qui, caché au bord de la route, surgit et allège le passant fainéant de ses convictions, les réflexions de Benjamin nous attendent là où nous n'avons pas le moindre doute.

10. Walter BENJAMIN, *Le livre des passages*, Paris, CERF, 1993, § J 61a, 2, p. 353.